

"11 septembre 2001, la guerre en direct"

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan,  
Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg,  
Patrick Charaudeau, Ivan Levaï

# "11 septembre 2001 la guerre en direct"



Les journalistes des " médias chauds ", comme dit Hervé Brusini, sont soumis, lorsque les images arrivent ainsi, brutalement, à la même émotion que le téléspectateur devant son écran. Mais il doit aussi, impérativement, faire taire ce côté émotionnel pour laisser la place d'abord à la description des faits, puis à l'analyse de l'événement.

Parler d'un tel événement pose problème : que dire ? Comment en parler ?

Les intervenants au débat sur les événements du 11 septembre à New York doublent la difficulté lorsqu'ils veulent parler de ceux qui, dans les médias, ont parlé de l'événement.

Nous le savons bien, quel que soit le lieu, quelle que soit l'époque, aucun mot ne peut remplacer l'horreur vécue. Les mots sont là, à notre disposition, pour nous aider à comprendre, pour estomper la peur, pour faciliter le travail du deuil. Les journalistes font leur travail : présenter les faits, les expliquer, éventuellement les interpréter. Les chercheurs font le leur : conserver l'écart nécessaire avec la brutalité de la chose produite, pour permettre, après-coup, à la réflexion de se développer.

Le journaliste travaille dans l'urgence, il est confronté à la violence des faits, il est dans l'immédiateté de la réponse exigée par un public qui s'interroge et qui s'inquiète.

Le chercheur a le temps devant lui, s'écartant du fracas du monde, il pose, dans le silence de son office, les éléments d'une pensée de la chose afin de remettre de l'ordre dans les esprits.

**H**ervé Brusini : Le travail des médias sur ces événements tragiques suscite beaucoup d'intérêt de votre part, de la nôtre aussi. Nous aussi, nous nous posons des questions sur la manière dont nous faisons notre métier. Nous allons parler du temps réel. C'est une des composantes majeures et modernes de l'exercice de notre profession. On y observe le concentré de toutes les pratiques professionnelles en temps réel. Comme une sorte d'effet de loupe de ce que nous faisons, de ce que vous entendez, de ce que vous lisez, de ce que vous voyez dans nos journaux.

Ce qui s'est passé le 11 septembre est une sorte d'objet critique passionnant à étudier parce qu'il est éclairant au regard du travail des médias et surtout des médias chauds,

des médias du temps réel que sont les médias audiovisuels. Bien sûr, il y a aussi la presse écrite qui, après, fait son travail. Cette notion de temps réel est une notion qui, dans l'exercice professionnel est très intéressante à analyser. Alors comment ça se passe ? Il se fait que j'étais sur le pont, comme pas mal de professionnels qui sont ici.

Revivre ça à froid, n'a pas grand rapport avec la manière dont on l'a vécu de l'intérieur. J'ai fait mon "sujet" le jour même à 22 heures 05. Les deux autres rétrospectives, celle de France 2 et celle de TF1, sont du lendemain dans les deux 20 heures. J'étais au point où l'on reçoit les images en direct. Ces deux sources d'images, sur le Pentagone et sur le World Trade sont des images *Reuters*. Lorsque ces images sont tombées, il n'y avait plus de journaliste disponible, ils



Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan, Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg, Patrick Charaudeau, Ivan Levai

"11 septembre 2001, la guerre en direct"

étaient en train de fabriquer autre chose. Donc j'ai pris des grandes cassettes qui font une heure et demie, deux heures, et on s'est tout de suite précipité au montage. En quatre minutes, on a monté les quatre minutes, c'est-à-dire qu'en fait ce sont deux calages tout simples, il n'y a pas de coupe. Les coupes qui existent sont les coupes caméras d'origine. On a eu juste le temps de descendre et de proposer ça à l'édition qui, elle, est en continuité. C'est forcément une écriture descriptive. Par exemple : le Pentagone, je suis allé y faire un sujet sur le renseignement électronique, je sais comment se présentent les abords et qui se trouve où. Donc voilà, c'est le fruit d'un travail extrêmement rapide, quatre à cinq minutes de calage et un seul collant entre le Pentagone et le World Trade. Les deux autres exercices sont beaucoup plus détaillés puisqu'ils sont faits à partir de sources hétérogènes : à la fois des images d'agences, des images de CNN et de la Paint Box, de façon à situer les horaires et les lieux précis sur un minimum de carte avec des survols d'avions. Donc c'est un travail plus sophistiqué, plus élaboré.

**Mireille Lemaesquier :** Je vais parler du travail de France Info parce que nous étions en direct. Nous faisons le journal de 15 heures quand, à 15 heures 01, notre confrère

de l'AFP a sorti la dépêche citant CNN. Donc tout le monde s'est mis sur CNN. Nous avons fini le journal avec l'information selon laquelle un avion était entré dans l'une des tours du World Trade Center, qu'il y avait peut-être un accident. Et tout de suite, à 15 heures 11, on a pu contacter nos trois correspondants. On a commencé le direct avec eux. On a fait de l'information États-Unis pendant dix jours. On a enregistré très peu de choses puisqu'on avait des spécialistes en direct. On a rappelé tout de suite toutes nos équipes de reporters pour les mettre au téléphone, pour appeler New York, pour avoir des témoignages. Ensuite on a eu un problème parce que les lignes ont été coupées. Plus tard, on a envoyé seize personnes à New York. Il a fallu s'organiser, doubler la rédaction en chef, doubler les techniciens parce qu'on vivait quelque chose en direct, en continu, sans support des images. C'est ça la différence. Il faut expliquer, il faut dire, il faut raconter. Notre correspondant à Washington ne savait pas si c'était un accident. Il a vu arriver le deuxième avion et il a dit en direct, à 15 heures 11 : "il y a un deuxième avion, il y a un accident, c'est une affaire terroriste". Il a été très prudent, mais il faut en même temps raconter. Donc notre mission était tout de même assez difficile.



### Mais est-ce bien un événement ?

De quoi parle-t-on ? De l'événement ou du discours sur l'événement ?

Daniel Dayan provoque une sorte de scandale dans le débat en soutenant qu'il n'y a pas d'événement sans discours sur l'événement.

En d'autres termes, l'événement n'existe qu'à la condition de faire l'objet d'un discours. Il parle donc de pseudo-événement ce qui va être reçu comme une provocation par les journalistes qui, eux, défendent la primauté du fait sur le discours.

"11 septembre 2001, la guerre en direct"

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan,  
Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg,  
Patrick Charaudeau, Ivan Levaï

**Daniel Dayan :** La première chose c'est que ce genre d'événement, quelle que soit sa dimension événementielle, est tout d'abord un acte de discours. C'est une parole et il ne faut pas se laisser fasciner par le fracas des images ou par le non-fracas des images, par le silence des immeubles qui s'écroulent, jusqu'au point d'oublier qu'il s'agit d'un discours et que le travail des journalistes consiste à recevoir ce discours. Donc nous assistons à la réception de la réception et nous assistons à l'épanouissement de la compréhension. Il y a une compréhension partielle, une compréhension un peu moins partielle, une compréhension un peu plus complète et puis, on va passer du côté de l'évaluation. Il me semble que la chose essentielle, c'est que ce genre d'événement est une parole déguisée. Un sociologue américain a développé ce qu'il a appelé la théorie des pseudo-événements qui sont des faux événements. Il ne se passe rien d'autre que des gens qui disent quelque chose. Ici, c'est ce que nous avons : un pseudo-événement qui est lesté de tout un poids de vies humaines. Il s'agit de savoir comment, par quelle stratégie, on va transformer un pseudo-événement en un événement véritable. Quand on reçoit ces images, la première chose qui frappe, c'est cet événement véritable et puis, petit à petit, on va reculer pour s'apercevoir qu'il y a acte de discours. Quelqu'un vous parle. Il y a une intentionnalité derrière ce discours. Qui parle ? Que dit ce quelqu'un ?

**Patrick Lescot :** Je ne sais pas si nous avons assisté à un pseudo-événement mais c'est incontestablement des images. Je dirais d'abord des images avant d'être un discours qui, de toute façon, marqueront toute une génération et même plusieurs. Je suis sûr que je m'en souviendrai. À l'AFP, une fois passé le premier choc des images, il y a eu la séance d'évaluation. Au bout d'une heure, je me suis dit : c'est Pearl Harbor. On pense d'abord à l'assassinat de Kennedy et puis après on se dit : non, c'est au-dessus dans le calibrage de l'événement.

**Jocelyne Arquembourg :** Je voudrais revenir sur la distinction que vous faisiez à l'instant entre les deux types de documents. Il y a le choc contre les tours, et les premières

paroles qui parlent d'un accident. On ne sait pas très bien ce que c'est. À ce moment-là, on est confronté au fait brut. Et, petit à petit, à partir de ces faits bruts, il y a des tentatives de configuration. Au début, on cherche les causes et le bilan. Puis un récit se construit avec toutes sortes de temporalités. On revient en arrière sur les différents moments, on reconfigure les différentes étapes. On s'interroge sur le futur et les conséquences. Dans ce présent des faits, petit à petit, d'autres temporalités s'imbriquent et c'est là, dans cette construction entre les hypothèses, les anticipations, les retours en arrière, que s'élabore l'événement de discours. Il est très important de faire la distinction entre ces deux dimensions. D'une part les faits, la saisie brute des faits qui ne sont pas encore des événements et l'événement qui dure toujours et dans lequel il faut considérer que nous sommes encore.

**Patrick Charaudeau :** Le problème, qu'il s'agisse d'images ou de commentaires, c'est que tout passe toujours par la machine à enregistrer que nous sommes et qui est faite de mémoire : on ne perçoit rien et on ne comprend rien sans mettre en relation ce que l'on voit avec autre chose. Toute interprétation dépend de ce qu'ont été nos expériences, de ce que nous avons déjà vu, vécu et qui fait qu'il n'y a jamais d'images brutes. On parle toujours de l'image brute mais, sa lecture, elle, est toujours particulière. Nous avons fait, dans notre centre de recherche, des études sur la guerre en ex-Yougoslavie. Quand on compare cette scénarisation, avec celle de la guerre en Yougoslavie, on peut dire que c'est banal. La télévision ne fait que ce qu'elle peut faire : on présente l'événement, on parle des victimes, on fait parler les témoins, etc. Comment faire autrement ? La question est : qu'elle est la spécificité de cet événement ? Y a-t-il quelque chose de particulier dans la façon de commenter et de rapporter cet événement ? En quoi c'est à la fois un événement médiatique comme un autre – même s'il est particulièrement dramatique – et en quoi il est un événement spécifique par son traitement.

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan, Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg, Patrick Charaudeau, Ivan Levai

"11 septembre 2001, la guerre en direct"

## Vous avez bien dit pseudo-événement !

Les journalistes récusent une notion aussi impropre, selon eux, à qualifier leur travail. À ce moment du débat les discours se brouillent un peu lorsque l'on met ensemble : pseudo-événement, guerre en direct, temps réel, travail réel des journalistes. Chacun s'interroge : sur quoi porte le débat ? Sur les faits ? Sur le discours journalistique ? Sur la puissance ou l'impuissance des médias à expliquer les faits ? Sur le travail des journalistes ?

Hervé Brusini, lui, considère que le point central du débat est le thème du "temps réel", parce que le "temps réel" transforme le travail des journalistes en les plaçant dans la même situation que les protagonistes et les téléspectateurs devant la brutalité des faits et la violence des images.

Alors, le recours aux experts est-il une manière de protection ?

**Ivan Levai :** Je veux bien que ce ne soit pas un événement mais un pseudo-événement. De la même manière, on pourrait considérer qu'on est réuni pour parler de la guerre en direct mais ce n'est pas une guerre en direct. On a assisté à quelque chose qu'on attendait : un jour la télévision montrerait dans l'instant une catastrophe. C'est la première fois que l'on assiste à un événement majeur et symbolique. L'interrogation doit porter sur le travail des médiateurs. C'est un événement et c'est un discours dont les images parlent pour ainsi dire toutes seules.

immédiatement saisi, à chaud, par tout le monde, et qui n'a, pour ainsi dire, pas besoin de journalistes.

**Hervé Brusini :** En quoi consiste le choc et en quoi cette vision du temps réel est une sorte de confrontation des exercices journalistiques ? Le premier temps est celui de la réception de l'image ou du fait brut. C'est le premier flash de *France-Info* et la première caméra sur le World Trade. À distance, nous sommes des chalands qui voient le spectacle de cette désolation, et qui s'interrogent. C'est le premier



Le hasard a voulu que j'étais dans le bureau de Raymond Forni pour évoquer la rentrée parlementaire. Et, au cœur de l'État, on est prévenu dans l'instant. J'ai vu d'abord un accident, ensuite pas un accident, enfin la tour et la succession. Alors, je veux bien que ce soit des pseudo-événements mais on a tout de suite compris le discours, comme tous ceux qui regardaient. La question était : quel allait être le travail des médiateurs ? Allaient-ils en rajouter ? Dans quel sens ? Alors qu'il n'y avait pas à en rajouter. C'est un événement



travail d'enquête, le descriptif de ce qui se passe : le fourmillement des sauveteurs, les premières victimes, les gens qui crient, c'est l'aspect charnel de l'information. Nous sommes les reporters de ce que nous voyons et nous avons les premiers réflexes de notre action journalistique qui vont développer la connaissance et élaborer un véritable discours d'examen de la situation. Dès que le mot terrorisme apparaît, l'examen est posé. Un premier terme est là, il qualifie l'événement. Dès 15 heures 12, tout est posé par

"11 septembre 2001, la guerre en direct"

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan,  
Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg,  
Patrick Charaudeau, Ivan Levaï

le journaliste de *France-Info*. Il parle du terrorisme, des emblèmes, du symbole et, premier exercice rétrospectif, il rappelle la première tentative d'attentat du World Trade. C'est un journaliste qui connaît sa chose et qui parle des précédentes attaques sur le World Trade. Il est, 12 minutes plus tard, déjà en train de développer ce que vont faire les journaux télévisés. En réduction, dans ces quelques mots, il place un certain nombre d'éléments que vous allez voir sous forme de sujets dans les journaux.

Ce travail d'examen exige des paroles d'expert. Examiner quelque chose, c'est l'expertiser, c'est tenter de connaître le point de vue des pilotes et de la géostratégie mondiale, savoir quels terroristes peuvent avoir bien fait ça. Éléments qui vont nourrir tout ce qui paraît dans la presse. Deux arts de faire qui se rencontrent bruyamment, y compris dans l'exécution de ce qui passe à l'antenne. D'un côté, il y a un travail de reportage à distance, qui est fait par la *Trois*. De l'autre côté, un premier travail d'expertise. Le lendemain, ceux qui ont accès à la pluralité des sources de l'image vont montrer l'impact de l'avion. Pour



le coup, le discours est bâti sur la différence d'angles cinématographiques, au vrai sens du terme, de l'impact de l'avion. La vision est tellement stupéfiante, qu'il y a une sorte d'exigence de voir encore. Mais comment a-t-on pu faire ça ? D'où la multiplication des différents points de vue. Et commence à naître un discours d'expertise et d'examen.

**Mireille Lemaesquier :** Quand notre correspondant à 15 heures 11, commence à parler d'attentat parce qu'il a vu le deuxième avion percuter la tour, ce n'est pas un discours,

en fait il est en train d'expliquer. Il dit : "Ça ne peut pas être un accident, un avion a percuté une tour il y a un quart d'heure, un deuxième qui rentre dans la seconde tour...", ce n'est même pas un discours. Et puis je voudrais qu'on m'explique le "pseudo-événement".

Les chauffeurs de taxi à Paris, me disent : "Le 11 septembre à 17 heures, on n'a jamais eu autant de monde. Tous les gens rentraient chez eux pour regarder la télévision. Ils ne comprenaient pas ce qui s'était passé."

**Daniel Dayan insiste, il refuse les mises en cause par les journalistes d'une notion qui lui paraît parfaitement fondée. Il parle de sa place : il est chercheur, pas journaliste. Faut-il que chacun reste à sa place ou bien une convergence est-elle possible sous la forme, par exemple, d'un point où se rencontreraient les discours ?**



**Daniel Dayan :** Pour comprendre la notion de pseudo-événement, il faut faire la distinction, entre des événements qui sont des accidents, des éruptions ou des phénomènes naturels et des événements qui sont des formes d'expression ou des événements symboliques. Caractéristiques essentielles d'un événement symbolique : c'est un événement voulu, qui, non seulement provoque des blessures mais qui utilise ces blessures comme une signature par une sorte de progression qui va de la tour A à la tour B, au Pentagone et, si possible, à la Maison Blanche. Il s'agit d'un rituel d'humiliation. Un rituel, c'est une gesticulation, des gens qui font

blablabla, qui font des choses étranges, qui se mettent du beurre sur la tête et qui poussent des cris bizarres. Qu'est-ce qui fait que des choses aussi étranges peuvent être prises au sérieux ? Il existe une technique qui consiste à intégrer, à l'intérieur du rituel, si possible votre mort, si ce n'est pas possible ma mort et si ce n'est pas suffisant la mort du plus grand nombre possible de gens. Alors ce qui n'est qu'un rituel va devenir un événement. C'est cette transformation que j'essaie de décrire. Il est très important, en tant que chercheur, que mon discours ne se confonde pas avec le discours des journalistes. Je ne suis pas un journaliste et je



Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan, Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg, Patrick Charaudeau, Ivan Levai

"11 septembre 2001, la guerre en direct"

n'ai pas à redire ce que vous dites très bien. Par contre, ce que je peux dire depuis une certaine distance, consiste à rappeler que nous avons ici un acte de parole. Tout énoncé se caractérise par un contenu propositionnel et un acte de parole. Ici, il y a un acte de parole qui est l'humiliation ou l'insulte et un contenu propositionnel qui est resté délibérément ambigu. Mais il est essentiel de faire une distinction entre des choses qui arrivent naturellement et des choses qui arrivent parce qu'elles ont été précisément voulues. La mort, de façon très curieuse, est un multiplicateur. Grâce à la mort d'un certain nombre de gens, je peux transformer un événement bidon, dérisoire, ridicule ou méprisable en quelque chose qui a une importance mondiale. Et si c'est tellement intéressant, pourquoi s'en priver ? Derrière ma distinction, il y a une position ouvertement normative.

**Jocelyne Arquembourg :** On peut aussi parler de l'approche philosophique de l'événement parce que c'est un énorme morceau sur le plan théorique. On ne peut pas jouer avec un concept, ce serait jouer avec le feu. En fait, qu'est-ce qu'un événement ? C'est une question qui fait débat depuis très longtemps. La principale caractéristique de l'événement, du point de vue d'une approche des événements par le biais du temps, c'est que la prise de conscience d'un événement et un événement sont toujours décalés par rapport au fait. À ce moment-là, on voit émerger des sujets que l'événement a transformés et c'est en regardant en arrière qu'on prend la mesure de l'événement. D'où cette espèce d'interpellation qu'on peut avoir face au direct et par rapport à la capture des faits, parce que la mesure de l'événement peut mettre des années à se déployer. Le temps de l'événement vient après le temps des faits.

**Alors, changeons de discours, dit Patrick Charaudeau. Ce qui est en jeu ici fait appel au vécu de chacun. Nous associons les images à notre propre histoire, à nos souvenirs personnels, à notre culture... Cela convaincrat-il mieux les journalistes ?**

**Mais non, dit Hervé Brusini, nous journalistes témoignons de l'événement, pas du discours sur l'événement. Malentendu ? Incompréhension ? Ou tout simplement deux domaines qui ne trouvent pas le terrain commun où débattre ?**

**Patrick Charaudeau :** Dans cette première partie, quelque chose surgit et, en fait de commentaire, on entend une description de ce qui se passe. Trois grandes choses marquent la spécificité de cet événement. Le surgissement : il est rare que les médias soient là au moment du surgissement de l'événement. Deuxièmement, l'apparition d'images sans commentaire de gens qui se jettent par les fenêtres, ce qui nous renvoie à notre mémoire. Troisièmement, l'effondrement des tours. À chaque fois, ça nous renvoie à autre chose. Un effondrement, c'est un effondrement, et cela nous renvoie à d'autres lectures de ce phénomène. L'impact des avions, qui fait s'écrouler la tour, nous renvoie à l'effondrement d'une puissance. Que signifie l'effondrement d'une puissance ? Quant à ceux qui choisissent de se défenestrer, cela nous renvoie au choix qu'un individu peut faire de sa propre mort. Il y a une multiplicité d'événements à travers ces images qui tient aux lectures que nous en faisons, lesquelles tiennent à ce que nous-mêmes avons vécu.

**Ivan Levai :** Je disais tout à l'heure qu'on avait été frappé par la sobriété du discours des journalistes. La profession est souvent attaquée. Il lui arrive de faire des erreurs graves et là, en l'occurrence, face à cet événement stupéfiant, les journalistes qui étaient sur place ont fait un travail remarquable de précision et de début d'explication. Reste la question de la hiérarchie des événements. Il y a eu un effet extraordinaire, multiplié par les tours qui s'effondrent et le nombre de morts. On a dit dans certains commentaires quarante mille, trente mille, vingt mille morts. On a un peu exagéré cet effet multiplicateur.

Le vertige vient de la hiérarchisation. Imaginez que nous ayons vécu Toulouse sans le précédent des tours. Dans nos têtes actuellement, il y a les tours, et on considère que Toulouse c'est gravissime, mais tout de même ce n'est pas les tours de Manhattan. Oublions le 11 septembre et imaginons Toulouse : les journaux, les manchettes etc. Qu'écririons-nous ? Que ferions-nous ? Je voudrais dire que,

"11 septembre 2001, la guerre en direct"

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan,  
Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg,  
Patrick Charaudeau, Ivan Levaï



pour relativiser dans l'autre sens, le kamikaze qui se fait sauter à Tel-Aviv ou à Jérusalem ne suscite pas l'intérêt des kamikazes organisés qui ont fait beaucoup plus fort. C'est comme s'il y avait, d'un côté, l'artisanat et, de l'autre, l'industrialisation de la mort. Ça me met mal à l'aise. Au Rwanda, on n'a pas compté, donc on n'a pas vu. Et puis le Rwanda n'est pas Manhattan.

**Mireille Lemaesquier :** Je crois que la science-fiction est devenue réalité. Devant les écrans, pour tout le monde, ça a été ça. Les gens ne savaient pas s'ils voyaient un film d'horreur, de science-fiction ou si c'était la réalité. C'est plus que la voiture piégée dans Tel-Aviv.

**Hervé Brusini :** Après tout, ce sont des hommes qui font l'information et l'accablement ne peut se renouveler avec la même intensité chaque jour. Lorsque nous avons vu les images de Toulouse, nous avons immédiatement ouvert l'antenne. Nous étions à nouveau dans l'accablement. De même que nous sommes dans l'accablement pour les gens qui vivent en Israël ou ailleurs et qui, face au terrorisme, vivent dans l'accablement permanent. Il arrive un moment où les rédactions sont accablées et je souhaiterais parfois qu'on prenne en considération que les journalistes, hommes ou femmes, ce sont aussi des gens qui ont leur propre sensibilité et qui peuvent aussi ressentir cet accablement. Un événement, c'est quelque chose qui change irrémédiablement une situation. Il y a un avant et un après événement. Or, il semble bien que nous soyons face à un événement d'une telle ampleur qu'il peut être décrit par des grilles d'analyse, interprété par toutes sortes de savoirs et qu'il oblige les journalistes à la modestie la plus absolue. Même lorsqu'ils parlent sur l'image, ils décrivent, ils laissent parler les témoignages, ils donnent des précisions horaires, ce qu'ils ne font jamais. Pour une fois, vous avez vu ce que vous ne voyez jamais dans l'information télévisée : un montage

chronologique. Chaque plan se suit et entre dans la temporalité reconstituée avec un discours entièrement fabriqué selon les règles du journalisme de la description et de la reconstitution d'un événement. Il y a là une modestie à laquelle nous ne sommes plus tellement habitués. Pour une fois, on ne pouvait pas ne pas regarder la télévision. La force de l'événement oblige le journalisme à redevenir ce qu'il est fondamentalement : d'abord une activité de témoignage. Mais aussi, réaction moderne de l'information : le recours aux experts. On n'en reste pas à un descriptif avec éventuellement la tentative désespérée d'obtenir le correspondant sur place. Les télévisions n'ont aucun correspondant en direct sur place, personne n'a pu prendre l'avion. *France 2* a des difficultés parce que sa correspondante n'est pas là et donc nous sommes obligés de nous en remettre aux images américaines sur lesquelles nos réalisateurs sont en direct. L'exigence moderne de compréhension, cette expertise de l'événement, commence à travailler au microscope électronique et dissèque l'événement. Le premier événement, c'est l'avion lui-même, le pilote : que s'est-il passé ? Donc premier travail d'expertise. Ensuite on va parler de cet autre concept premier : le "terrorisme", avec les experts en terrorisme. Troisième point : les géostratégies. Qui peut avoir intérêt à frapper ainsi les États-Unis ? La palette de l'expertise va recouvrir, par la parole, la palette des images qui, cependant, va s'imposer encore pendant quatre ou cinq jours. Dans le dispositif à l'antenne va apparaître une autre mise en images des journaux télévisés. On ouvre l'écran plein cadre pour les images et, dans la fenêtre, on place les journalistes et les différents experts. L'événement est tellement fort que l'image reste extraordinairement puissante. Dans les deux ou trois jours, ou dans les émissions spéciales, la mise en images est différente de ce qui se fait d'habitude dans les journaux télévisés.

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan, Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg, Patrick Charaudeau, Ivan Levaï

"11 septembre 2001, la guerre en direct"



Daniel Dayan ne renonce pas, il revient à la charge sur le rôle et la fonction de l'expert.

Doit-on faire confiance à celui qui aurait pour tâche de neutraliser l'image ?

Patrick Charaudeau appuie, lui, sur la différence entre la temporalisation propre à l'expert et celle nécessaire au chercheur.

Mais l'expert est-il indispensable quand l'événement est provoqué par des hommes simplement armés de cutters ?

Oui, dit Ivan Levaï, parce que l'expert calme nos angoisses.



**Daniel Dayan :** La question est de comprendre comment des choses aussi étranges sont possibles. Comment peuvent-elles être acceptées ? Ce qui est important dans le rôle cognitif des experts, c'est : comprendre ce qui se passe en injectant de l'expertise. Seulement ce rôle cognitif disparaît très rapidement pour faire place à un autre : celui de la construction d'événements dans l'espace public, qui est un rôle très évaluatif. Le rôle de l'expert va être de plus en plus évaluatif et de moins en moins cognitif, il consiste très souvent à couvrir l'image d'un torrent de mots qui finissent par neutraliser l'image. Les experts ont plutôt un rôle de police de l'image. Il s'agit d'empêcher les images de parler et de substituer à ce qu'elles voudraient dire un certain discours qui illustre parfaitement le principe de Magritte : ceci n'est pas une pipe. "Moi, expert, je peux vous dire que vous voyez une pipe mais que vous êtes un crétin. Ce que vous voyez n'est pas une pipe, c'est un navigateur". Cette construction, très grave, du rôle de l'expert le discrédite d'ailleurs assez vite, et on voit apparaître une autre figure, tout aussi dangereuse, la figure du témoin qu'il soit modeste ou pas modeste.

**Patrick Charaudeau :** À propos de la différence entre expert et chercheur, c'est aussi une question de temps. Le chercheur ne travaille pas dans le même temps que l'expert. Il nous aurait fallu beaucoup plus de temps, et de recul, pour rassembler la totalité des documents, faire des comparaisons

systematiques et dire des choses un peu plus cadrées. Au début, l'expertise porte surtout sur les avions, les pilotes et le "comment est-il possible que cet avion ait pu arriver là ?" Ensuite, il va y avoir une autre série d'expertises plus politiques sur les origines, les causes, etc. À ce propos, l'affaire des cutters a été quelque peu occultée, alors qu'elle me paraît vraiment très importante, parce qu'elle renvoie au fait, que face au géant américain, symbole de la technologie, des gens ont pu produire ce qu'ils ont produit de façon complètement artisanale. Dérision que tout cela ait été produit par des gens qui avaient l'air de travailler avec leurs mains. C'est la main face à la machine abstraite qu'est la technologie. En même temps, cette organisation renvoie au monde de la technologie, parce qu'il n'est pas possible d'arriver à une telle organisation sans utilisation de l'informatique, des réseaux, etc. Les experts se sont concentrés sur la possibilité de détourner un avion, ils n'ont pas expliqué ce qui fait l'événement. En l'occurrence, c'est l'affaire des cutters qui fait l'événement.

**Ivan Levaï :** Dans cette histoire, l'appel à l'expert a été très positif. On a comparé cette "guerre en direct", et "Pearl Harbor". Mais Pearl Harbor, c'était un terrorisme d'État avec une grande puissance industrielle attaquant une autre puissance industrielle pour détruire une partie de la flotte américaine. Quand on est arrivé au quatrième avion, on a tous envisagé l'existence d'une organisation d'une puis-



"11 septembre 2001, la guerre en direct"

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan,  
Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg,  
Patrick Charaudeau, Ivan Levi



sance extraordinaire. Notre première sécurisation, on la doit aux experts qui ont dit : "Vous savez, ce n'est pas si difficile que ça de piloter un avion". Et quand un pilote vous dit : "Ce n'est pas si difficile que ça, je peux dire combien ça va coûter, combien d'heures de vol, etc.", les pilotes nous ont fait prendre conscience que ce n'était pas Pearl Harbor. Et, tout d'un coup, on voit qu'on n'avait pas à faire à une puissance qui venait défier la puissance américaine. Ce n'était pas, dans un premier temps, la police des images. La police des images, c'est quand les géostratèges sont venus mais pas au début. C'est de l'information qui vient compenser les carences ordinaires et normales.

**Hervé Brusini** : Il est stupéfiant de remarquer que l'expertise est absente à Toulouse : la parole de l'expert est moins

large dans son spectre, concentrée sur le matériau lui-même, la chimie. Toulouse s'est arrêtée à l'humanité de la catastrophe. Mais pour l'heure, les grands discours d'expertise sont stoppés net parce que précisément on ne sait pas. Pour les équipes de journalistes, c'est une énorme question : comment traiter ces choses sans mettre l'accent sur telle ou telle rumeur ? Rumeur d'une dispute entre des travailleurs d'origine tunisienne et un transporteur qui arborait un drapeau américain ? Rumeur sur un corps qui aurait été retrouvé harnaché de sous-vêtements ? Devant cette difficulté, le discours journalistique s'en tient à tout ce qui fait que cette catastrophe est d'abord humaine. Il y a deux sortes de dramaturgies dans ces deux événements qui font que l'attitude journalistique, c'est assez étonnant à remarquer, n'est pas la même.

---

**Et maintenant on ouvre la boîte de Pandore dont chacun sait qu'on en ignore toujours le contenu. Alors chacun y met ce qui lui convient ?**

---

**Jocelyne Arquembourg** : À partir du moment où l'événement américain a été qualifié d'acte terroriste, on a ouvert la boîte de Pandore. Alors se pose la question de la définition du terrorisme : quel terrorisme, quelle nébuleuse terroriste, quel islamisme, éventuellement quelle nation ? Tout d'un coup, tout devient d'une extrême confusion. À partir du moment où les médias ont commencé à travailler sur les suspects, on a vu les fiches signalétiques des suspects. Mais je n'ai jamais entendu autant de conditionnel, autant d'atténuation dans le discours journalistique. Le problème, c'est qu'on est dans une construction événementielle qui s'élabore sur le mode totalement hypothétique mais qui fait passer quand même des représentations et un message. Position excessivement paradoxale et ambiguë.

**Hervé Brusini** : On en a bien conscience et on sait très bien le péril. Nous essayons d'apprécier notre responsabilité. Nous avons été tellement traumatisés, tellement en débat avec nous-mêmes, qu'il est impossible que le conditionnel ne soit pas un des éléments de ce que nous disons. En même temps, nous sommes conscients de la nécessité d'une prise de conscience sur ce qu'on peut appeler les réseaux, sur les connexions établies entre les événements tragiques en France dans les années quatre-vingt – réseau Kelkal – et ce qui s'est passé le 11 septembre. Il est normal que les citoyens posent comme exigence politique la nécessité d'y voir clair sur les services de renseignements. Il est salutaire que soit posée la question politique mondiale sur ceux qui versent dans ce que, par défaut d'un concept plus précis, on appelle le fondamentalisme ou l'islamisme : qui sont ces gens, quel est leur engagement ?

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan, Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg, Patrick Charaudeau, Ivan Levai

"11 septembre 2001, la guerre en direct"



Patrick Charaudeau met à son tour les journalistes en émoi en leur posant la question, qu'ils attendaient certainement, mais qui leur déplait toujours :

"Avez-vous pensé aux effets des images que vous diffusez sur les téléspectateurs ?"

**Mireille Lemaesquier** : En tant que journaliste, il est bon aussi de rappeler qu'il y a eu une guerre en Afghanistan, une invasion soviétique et que les Talibans ont été formés au Pakistan avec l'aide des Américains, que Monsieur Ben Laden a bénéficié largement de l'aide des Américains. Il faut le rappeler sans conditionnel. Quand on le dit, on est très prudent, il faut l'expliquer. C'est notre mission. Vous ne pouvez pas le savoir, alors que nous, nous travaillons sur des dossiers et nous demandons à des chercheurs, des gens qui connaissent cette période et qui savent.

**Patrick Charaudeau** : Dans quelle mesure avez-vous conscience des effets que vous pouvez produire ? Par exemple, qu'en est-il de ces fameuses images de Palestiniens en liesse ? On a dit que c'était des images de 1991, au moment de l'invasion du Koweït. Qu'en est-il également du verrouillage de l'information par CNN dans la mesure où elle ne montre pas de cadavres, comme s'il y avait quelque chose du genre : "ne pas désespérer les New Yorkais et les Américains" ? Qu'est-ce qui se passe quand on ressort en boucle les mêmes images, les mêmes interviews d'experts ? Ce qui nous pose un autre problème, en tant que chercheurs en sémiologie : qu'est-ce qui est le plus important, les images ou ce que dit l'expert ? Vous ne pouvez pas vous empêcher de montrer des images, chaque fois qu'il y a des experts, sous prétexte qu'il ne faut pas faire trop long. Vous avez fait allusion aux kamikazes japonais. Pendant la guerre de Yougoslavie, quand sont apparus les camps, vous avez parlé des camps nazis. Les médias ont du mal à se lancer

dans une explication sans faire d'analogies. Avez-vous conscience de l'effet que peuvent produire ces analogies ?

**Hervé Brusini** : ... dans la faible mesure de nos moyens humains.

Je tiens à ce que les médias soient restaurés dans leur humanité et à ce que le reporter réapparaisse à l'antenne. Tout ça pour qu'on ne conçoive plus l'exercice de la télévision comme étant celui d'une vaste caméra de surveillance qui surveillerait le monde en permanence.

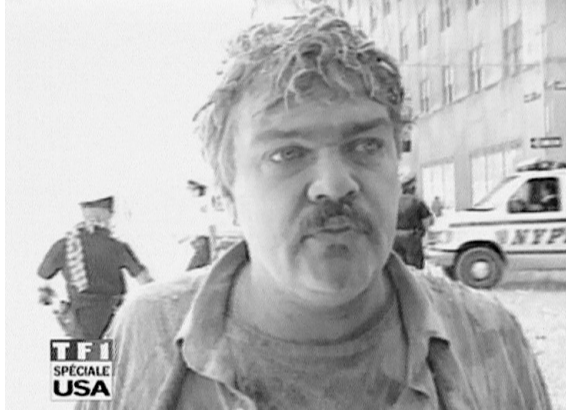
En ce qui concerne les images palestiniennes nous avons vérifié, elles viennent de Naplouse. Nous avons téléphoné à l'agence qui les avait faites, de même que nous avons téléphoné à l'agence qui nous a procuré les images des pompiers, des photographies dans les couloirs du World Trade. Nous voulions savoir, comment ces images sont arrivées au deuxième jour et, des Américains étant en voyage à l'étranger, savoir si les familles avaient pu visionner ces images. Rendez-vous compte du choc d'un Américain qui est en France et qui voit un de ses parents. Nous avons fait descendre un voile sur les visages de façon qu'on sente les présences humaines sans qu'on puisse les identifier. Le scrupule opère bien quand même, nous ne sommes plus dans la dynamique du char d'assaut qui va débarquer à Koweït City.

Je voudrais aussi vous raconter cette petite histoire. Lors des réunions interministérielles, le scénario d'un avion s'abattant sur une centrale nucléaire avait été évoqué. On a fait un sujet là-dessus. EDF l'a su et a téléphoné pour dire qu'il serait irresponsable de mettre ce sujet à l'antenne. Il y avait une polémique entre les chercheurs de l'Institut

"11 septembre 2001, la guerre en direct"

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan, Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg, Patrick Charaudeau, Ivan Levaï

de la Sécurité nucléaire et le ministre de l'Industrie qui avait dit : si un avion s'abat sur une centrale nucléaire, il n'y a aucun problème. Quel type d'avions ? Il va de soi qu'avec un Boeing, la centrale ne résiste pas. J'ai attendu vingt-quatre heures. C'était une information évoquée par nos gouvernants et le citoyen doit avoir accès à ces informations. Maintenant, il est juste de dire : la boîte de Pandore est ouverte. Ce qui m'effraie, c'est d'entendre dans les médias des scénarii catastrophes sur la guerre bactériologique, la guerre biologique, le gaz ! Notre responsabilité me fait peur. Il faut que nous ayons d'autant plus de rigueur, d'autant plus le sens des responsabilités. Tout le monde en est conscient en ce moment.



**Un spectateur :** Il me semble qu'on peut ne rien comprendre si on ne se dit pas que c'est un message qui n'est pas seulement un rituel de castration symbolique, d'injures, etc. C'est un témoignage : j'existe, je suis le doigt de Dieu. Dans tout terrorisme, il y a une sorte de marchandage : on crée un dommage pour recevoir quelque chose en échange. Là, il y a un problème : quelle est la revendication ? Il y a un problème d'interprétation. Je ne sais pas si c'est un pseudo-événement ou un non-hasard mais en tout cas c'est une vraie mise en scène. Il y a un génie de la mise en scène dans l'utilisation de toutes ces caméras en attente du deuxième avion. Il y a une extraordinaire compréhension des mécanismes de nos images et des mécanismes de nos réseaux qui vont provoquer une panique boursière. Il y a un problème, lui le comprend, nous ne le comprenons pas.

**Daniel Dayan revient alors à la charge en disant que le terrorisme est une " activité sémiotique " ! Mais le spectateur qui intervient ne veut pas savoir ce qu'il en est de ce " terrorisme sémiotique " .**  
**Ce qui l'intéresse c'est la souffrance engendrée par les images en boucle !**

**Daniel Dayan :** Le terrorisme est très souvent une activité fondamentalement sémiotique qui consiste à envoyer des signes, des messages. Il existe des terrorismes avec des sites et des terrorismes qui choisissent le hasard. Être terrorisé par le hasard, c'est infiniment plus puissant. Parmi les terrorismes qui choisissent le hasard, il y a des terrorismes avec signature qui utilisent le terrorisme pour faire passer un message. Il y a des terrorismes avec post-scriptum, je vous tue d'abord et ensuite j'envoierai un petit message disant : " Ah, j'ai oublié de vous dire voici pourquoi je vous ai tué ". Et puis il y a un troisième type de terrorisme, celui auquel nous avons à faire, de loin le plus puissant parce qu'il n'y a pas de cible reconnue, c'est le hasard. De plus, c'est un terrorisme herméneutique. Comme les actes divins, il demande à être interrogé : qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, qui peut bien vouloir le dire, à qui est-ce que ça peut bien s'adresser ? Je me retrouve dans une sorte d'exploration de la culture qui consiste à dire :

qui peut l'avoir fait, pourquoi l'avoir fait, pourquoi moi, pourquoi eux, pourquoi ça ? Cet ensemble de questions amplifie encore l'acte. Il est très important de ramener le terrorisme à son véritable domaine : la rhétorique.

**Un spectateur :** Qu'est-ce qui a fait cette espèce d'apocalypse médiatique : ce sont les images en boucle. J'ai vu des gens pleurer et moi-même j'ai pleuré à force de voir ces images. J'ai vu des enfants réagir avec une force inouïe même si après elle a été cachée, camouflée et c'est difficile aujourd'hui de la faire ressortir. Que faites-vous de cette souffrance du citoyen-spectateur qui assiste à quelque chose qui ressemble davantage à un spectacle qu'à de l'information. Qu'est-ce qu'on peut en faire ?

**Daniel Dayan :** La meilleure étude qui a été faite sur la réception de la télévision dans ce genre de situation a eu lieu

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan, Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg, Patrick Charaudeau, Ivan Levai

"11 septembre 2001, la guerre en direct"

à propos de la mort de John Kennedy. Entre l'assassinat et l'enterrement, on a passé en boucle les circonstances de la mort. Les études ont montré qu'un certain nombre de gens, au lieu d'avoir des larmes provoquées par les images en boucle, avaient, au contraire, le sentiment d'être accompagnés dans leur douleur. Le travail du deuil se faisait à travers les images en boucle. Les psychologues disent que lorsqu'on reçoit des images trau-



matiques, notamment pour les enfants, il est utile de ne pas les recevoir seul. Il est beaucoup plus facile de digérer ces images si on est entouré par des adultes ou par d'autres enfants ou en tout cas par des gens qui vous accompagnent au moment de la réception. Les images en boucle non seulement ne sont pas une multiplication du trauma, mais au contraire une réponse au trauma. D'une certaine façon, elles facilitent le passage depuis la situation de choc jusqu'à la situation de retour à la vie normale.

**Ivan Levai :** Qu'est-ce qu'on fait de la souffrance des gens ? Est-ce qu'on a bien raison de la montrer ? Dans la profession, il y a des gens qui en discutent avec des arguments qui sont assez convaincants. Par exemple, il y a un

débat avec *Paris-Match* qui a choisi de montrer des photos d'enfants blessés à Toulouse. Un chroniqueur du *Monde*, a dit qu'il espérait que la décision de publier ces photos avec la souffrance des gens, ce n'était pas pour vendre de la mort et pour faire commerce de la souffrance. Il y a la tentation de dire : vous, les journalistes, qu'est-ce que vous faites de la souffrance des gens ? Avez-vous bien raison de montrer ça ?

Aujourd'hui on voit tout à la télévision, mais il faut qu'on ait le courage de voir. Il y a des images qu'on ne doit pas voir mais il y a des images qu'il faut voir. On s'étonnait l'autre jour d'avoir entendu, sur TF1, le présentateur, dire : éloignez les enfants, nous allons vous montrer des images horribles. Alors on a regardé ces images, c'était une femme tuée en direct par les Talibans. Pardon, mais je trouve que c'était bon de montrer cette image parce que la férocité, l'inhumanité des Talibans s'exprimaient à la télévision. Je ne comprends pas pourquoi on nous aurait caché cette image et même pour quelle raison on l'assortissait d'autant de précautions. La question que faites-vous de la souffrance des gens, nous pose de sacrées interrogations.

## Comment faire ?

Partager la souffrance ou bien s'en détacher pour mieux analyser l'événement ?

Au risque de paraître indifférent à la douleur, incapable de compassion.

Mais comment expliquer autrement qu'en prenant la distance nécessaire ?



**Patrick Charaudeau :** C'est un problème auquel on est tous confrontés. Le médecin ne soignerait pas s'il partageait la souffrance. Nous, chercheurs, nous analysons des documents qui sont terrifiants et cependant il faut bien prendre de la distance. Les journalistes ont aussi ce même problème à résoudre. Ils sont devant des événements dramatiques et pourtant il faut qu'ils en rendent compte.

Il y aura toujours un malentendu entre les médias et les spectateurs. Il faut dire qu'il y a plusieurs façons d'analyser les médias. Moi, je suis du côté de celui qui regarde les signes qu'envoie l'écran de télévision, la feuille de papier ou les ondes

de la radio. Je m'interroge sur cette mise en scène et sur les effets que cela peut produire sur l'affect des individus, sur leur opinion, leur croyance, sur tout ce qu'ils pensent ou imaginent. Il y aura toujours un malentendu, parce que quand nous sommes devant la télévision nous sommes des boulimiques d'images. Nous ne pouvons pas ne pas être fascinés par les drames du monde qui nous renvoient à nos propres drames, par délégation. La télévision doit montrer, mais comment montrer ? Il y a des scénarii tout prêts : il faut qu'il y ait des victimes, un persécuteur et des témoins. Avec cette trilogie, on traite à peu près tous les drames plus

"11 septembre 2001, la guerre en direct"

Hervé Brusini, Mireille Lemaesquier, Daniel Dayan,  
Patrick Lescot, Jocelyne Arquembourg,  
Patrick Charaudeau, Ivan Levaï

## Vous avez dit machine ? Vous avez vraiment dit machine ?

ou moins de la même façon. La variation dépend du drame lui-même. Mais il y a des moments où l'on voudrait des explications. C'est là que commencent les difficultés, parce que nous sommes dans une contradiction perpétuelle. D'un côté nous sommes fascinés par les images qui nous renvoient à nos propres émotions. Et d'un autre côté, nous sommes des êtres rationnels qui voulons comprendre. La télévision montre volontiers, mais a des problèmes au moment où il faut apporter des explications, parce qu'elle s'adresse à un grand public. Mais, ce n'est pas le journaliste de télévision, c'est la machine télévisuelle. Les journalistes, sont eux-mêmes sur-déterminés par cette machine que sont les médias. Le malentendu vient du fait que nous demandons des images et, en même temps, des explications. Et les deux sont contradictoires : les images s'adressent à l'émotion, les explications à la raison.

**Hervé Brusini :** Dès que j'entends "machine", "système", je suis très insatisfait parce que je ne sais pas de quoi on parle. Ça ne rend pas compte de mon activité personnelle. Ce qui m'intéresse c'est ce qui fait cette sorte de dressage de nos réactions journalistiques, ce que sont nos réflexes immédiats, ce qui peut rendre compte de notre découpage, scénarisation, mise en scène de la réalité, etc. Ça m'intéresse parce que ça a une efficacité politique sur un changement de ma pratique. Mais quand on me parle de la machine ou du système, c'est d'une efficacité extrêmement réduite. En revanche, ce n'est pas le cas des interventions qui visent à mieux comprendre ce que nous faisons et ce en quoi nous pourrions modifier notre art de faire. Sortir par exemple de la confusion entre l'activité de reportage et l'activité

d'expertise. Travailler la gestion de l'image : l'image en temps réel, de quelle image parlons-nous, comment est-elle estampillée à l'antenne, quel type de point de repère le téléspectateur peut-il avoir dans le journal télévisé ? Il s'agit d'y voir clair. Nous faisons notre travail mais après ces mises en cause lourdes comme la guerre du Golfe, Timisoara – toutes ces choses qu'on entend sans cesse à chaque fois qu'il y a des débats – nous avons été contraints d'évoluer. Ce qui est intéressant, c'est l'action journalistique dans une société démocratique. Est-ce qu'il y a un contrat de confiance, est-ce qu'on se fait confiance ou pas ? Si je suis un vautour, il faut tout de suite me chasser à grands coups de pied quelque part parce que c'est monstrueux et ignoble lorsqu'il y a cinq mille morts.

L'exercice critique, politique, l'analyse, c'est notre travail. Mais face à de telles catastrophes, comment ne pas éprouver un tant soit peu de compassion face à l'Algérie, face au Rwanda. Quand on filme des corps en décomposition, on les montre. Un confrère de presse écrite a dit : "On a pris moins de considération à l'égard des morts du Rwanda". Que n'a-t-il pas écrit là ! Enfin, c'est incroyable ! Un génocide, on le montre sinon on n'en prend pas conscience dans son énormité et son horreur pour l'humanité. Ou alors supprimons le film *Nuit et brouillard*, enlevons-le des cinémathèques. Je ne sais pas ce qu'on est en train de dire réellement. Parfois, j'ai un problème de confusion mentale quand je lis ce qui est écrit. Quand j'écris peut-être aussi. Voilà en tout cas, je vous salue juste sur un sourire, juste sur un sourire.

